

Titre original : *El hombre que se enamora de Bette Davis*

© 2011, Rouge Inside pour la présente édition.

© Angel Vazquez.

Rouge Inside – 2, rue Auguste Comte – 69002 Lyon

www.rouge-inside.com

Angel Vazquez

L'homme qui avait été amoureux
de Bette Davis

Traduit de l'espagnol (Tanger) par Selim Cherief

Rouge Inside

L'homme qui avait été amoureux de Bette Davis

De cet endroit où je demeure, à vous tous, vous que je côtoyais dans la rue – dans le tramway – dans la salle d'attente des dentistes, je vous crie : vous n'avez pas le droit de considérer l'homme comme une vulgaire sorte d'arbre capable de marcher.

Eladio Cano

« Me raser... », murmura César en se caressant les joues avec la certitude étrange qu'il touchait la peau de quelqu'un d'autre. « Non », refusa-t-il ; puis, sans quitter son pyjama, en pantoufle et le manteau posé sur les épaules, il saisit d'un geste machinal une casserole en fer qui traînait sur un fauteuil Morris éventré, à côté d'un exemplaire du *Monde*. Il passa dans la salle de bains, ouvrit le robinet du lavabo pour la remplir, sans même regarder ce qu'il faisait, avant d'allumer le réchaud à gaz butane et mettre l'eau à bouillir. Dans le placard à pharmacie, il prit ensuite un œuf qui faisait cocasse, couché là à côté d'un flacon de Luminal, et le laissa tomber dans la casserole pleine, d'un geste qui marquait un manque total d'intérêt. Ce corps ovale qui, comme tout autre, occupait une fraction d'espace, fit un petit bruit de plongeon en touchant l'eau frémissante. César s'amusa d'avoir machinalement pensé au principe d'Archimède.

« Non... Je ne me rase pas. Et je ne sors pas », ajouta-t-il à haute voix. Il était seul. Et il parlait tout seul. Personne ne pouvait l'entendre ! Il comptait passer la journée allongé sur

la vieille *chaise longue*, à lire et relire le journal en finissant son dernier paquet de cigarettes. Le vendredi était un mauvais jour. Le chèque d'Alicia n'était sans doute pas encore arrivé. En plus, la pluie menaçait. Il releva un peu le rideau pour regarder la rue : une femme qui venait de traverser la chaussée alla s'abriter dans un salon de beauté. Non. C'était tout vu. Il ne sortirait pas. Il releva complètement le rideau puis éteignit l'électricité : la pièce se retrouva plongée dans une pénombre lugubre.

Il avait passé trente ans dans cette ville. Un jour, après un dernier geste amical aux deux stewards que la navette ramenait vers la silhouette de château fort du gigantesque paquebot de la *Cunard Lines* ancré dans les eaux calmes de la baie, il s'était retourné et, dès ses premiers pas sur la vieille jetée de bois, en découvrant les grappes de petits cubes roses, bleus ou blancs, agglutinés sous la caresse du dernier soleil de l'après-midi, il avait senti un pincement de joie dans la poitrine.

Aujourd'hui, il en était à soixante-deux. Quoi ? Soixante-deux ans, bien sûr.

Son attention fut attirée par quelque chose qui se passait dans la salle de bains.

« Ah oui, le principe d'Archimède. » Souriant, il se dépêcha d'aller voir si l'œuf avait bien durci. Il retira la casserole du feu, éteignit le gaz et versa une cuillerée de thé sur l'eau fumante. L'œuf, il le lança comme une vieille balle de golf dans un angle de la pièce ; il s'écrasa sur le mur avec un « plaff ».

Le téléphone sonna. Il quitta sa *chaise longue*, sortit de sa chambre, prit le couloir, décrocha le récepteur, parla et raccrocha. « Je passerai cet après-midi sans faute », avait-il dit. Pourquoi ce mensonge ? Il savait pertinemment qu'il ne pourrait

y aller ce soir, que le chèque ne serait pas arrivé. « Nous avons pour consigne de le couper si vous ne passez pas à notre agence avant cinq heures. » Le téléphone avait une importance énorme, bien qu'il ne sache pas exactement pourquoi. Il lui arrivait de passer des jours et des jours sans s'en servir. Mais, de temps en temps, quelqu'un l'appelait. Et cet appareil, discret, fixé au mur du couloir, représentait, malgré tout, un espoir.

Il retourna dans la chambre, s'allongea sur la *chaise longue* et étendit son manteau sur ses jambes, en guise de couverture. Près de lui, le thé, dans une tasse à moitié vide, était déjà froid.

Aux premiers temps de son séjour dans cette ville, les gens – une certaine classe de gens, bien sûr – se demandaient : « Qui est-ce ? » Dans cette ville, tout le monde trouvait normal de voir arriver puis disparaître, comme les images qu'on fait défiler dans un kaléidoscope, une ribambelle d'oiseaux rares.

Il n'avait pas des goûts d'une élégance irréprochable, du moins au sens où l'entendent les continentaux. « Il est un peu voyant. » Une des sœurs de Sam avait fait cette réflexion, sans vraiment baisser la voix, en le rencontrant pour la première fois, lors d'une kermesse de l'Alliance israélite.

Il aimait Valéry Larbaud, Lamartine, Anatole France, Tchaïkovski, Degas et Utrillo. Lorsqu'il s'était mis à la peinture, tout le monde l'avait accusé de copier sans vergogne Modigliani. Il aimait aussi les chiens de race, en particulier les caniches.

Un jour, aux premiers temps de sa jeunesse, il était tombé amoureux. Elle s'appelait Beatriz. Il avait fait son portrait ; elle n'était pas d'une beauté extraordinaire, mais il en était tombé amoureux. Elle en avait finalement épousé un autre. L'homme

en question, assez curieusement, était pauvre, de bonne famille certes – comme lui, qui était un Grimaldi – mais pauvre... ruiné. Alors qu'il venait d'hériter d'une fortune. Il était le seul fils, et se sentait fils unique, vu le peu d'intérêt qu'il avait pour sa sœur en ce temps-là ; elle avait également reçu sa part.

Sur ce tableau, Beatriz était habillée en rouge et tenait une pomme à la main. Des citrouilles auraient été mieux appropriées¹, songeait-il avec le recul du temps. Il se remémora ce tableau et oublia ainsi la mauvaise nouvelle arrivée par téléphone. Il eut même envie de rire. Ce qu'il avait ressenti était vraiment de l'amour. C'est pour cela qu'il se trouvait encore dans cette ville. Depuis trente ans déjà.

Il eut faim. Une faim bizarre. Ce devait être les nerfs. Quoi de plus ridicule que d'avoir faim quand il n'y a rien à manger. Il se rappela les repas à l'hôtel, au début de son séjour dans cette ville où il s'était réfugié. Plus tard, il avait loué la villa sur la falaise, son cuisinier... Non. Mieux valait essayer de penser à autre chose pour se changer les idées. À son séjour en prison par exemple. Dans un de ses mauvais jours, il s'était laissé aller à émettre un chèque sans provision... Il n'y était certes pas resté longtemps. C'était un lazaret à l'origine mais, faute de lépreux, le bâtiment avait été reconverti en maison d'arrêt. Situé près de la mer, il avait une allure de couvent. Il était recouvert d'un badigeon de chaux blanc qui n'allait pas avec sa nouvelle fonction. On l'avait mis dans une cellule spéciale d'où il pouvait deviner le bleu profond de l'océan. Il y était seul. Quand arrivait la marmite de bouillasse, noire ou verte suivant le jour, sur un chariot comme une impotente,

1. Allusion à une expression espagnole intraduisible : se faire rejeter, envoyer balader.

le gardien qui la traînait – un Noir qui avait travaillé dans un hôtel de luxe – lui demandait toujours en remplissant son écuelle de porcelaine aux bords ébréchés :

— Monsieur veut-il plus de consommé ?

Après son élargissement, sa vie s'était ralentie. Pas détruite. Simplement ralentie, réduite aux cinquante dollars par mois que sa sœur lui faisait virer depuis son pays de résidence. Cent pour les fêtes de Noël.

Il avait fait la connaissance de Sam, fils d'une bonne famille juive, « avant cette histoire ». « Après », Sam avait continué à le traiter en ami, tout en se doutant bien que le compte de César à la *Bank of Western Africa* devait souvent être dans le rouge. Il l'invitait à déjeuner, soit chez lui, pour les fêtes à caractère religieux comme la Pâque des galettes, le Pourim, entre autres, soit dans un bon restaurant, pour Noël, le nouvel an ou la Pâques des rameaux, qui étaient pour lui des fêtes profanes.

Ils se voyaient souvent au Café de Paris, en terrasse, et relançaient une conversation sans surprises, scandée par le refrain des « Tu te souviens ? ». Sam était son seul ami. Les autres s'étaient éclipsés.

Le régime des cinquante dollars par mois avait commencé « après cette histoire », et il n'avait eu d'autre solution que d'adopter un nouveau style de vie, qu'il décrivait comme strict, systématique, presque monacal. Heureusement, il avait emporté quelques meubles de la villa sur la falaise, avant la saisie.

« Un nouveau style de vie », il se le répétait souvent. Mais, au fond, le vrai drame dans toute cette histoire, c'était qu'il avait vieilli. Les femmes, l'alcool... Fini ! Il découvrit alors un

moyen d'évasion qui lui parut merveilleux, une façon d'oublier ce que les professionnels de la jérémiade appellent « un terrible coup du sort » : le cinéma.

C'est là, dans la pénombre magique des salles, au terme d'un long voyage, après des kilomètres de celluloid avec scénario et bande-son, qu'il découvrit Bette Davis. Il avait revu l'un de ses films plus de dix fois. Le visage de l'actrice, sa silhouette, ses gestes, ses tics, ses incroyables yeux de chouette en cage, son ton de voix si personnel, et jusqu'à la couleur de sa peau, du moins telle qu'il se l'imaginait, restèrent à jamais gravés dans le cœur triste et solitaire de César.

Mais on la voyait de moins en moins souvent dans les films, et son visage de grande tragédienne tomba peu à peu dans l'oubli. César, qui avec cinquante dollars convertis en devises du pays ne pouvait plus se permettre des dépenses superflues, cessa d'aller au cinéma.

Le téléphone sonna à nouveau. Dans le couloir, il aperçut l'enveloppe que quelqu'un – le concierge, probablement – avait glissée sous la porte. Il eut le temps de jeter un coup d'œil sur l'en-tête : « Consulat général de la République ». Le téléphone sonnait, sonnait... Il décrocha. C'était Sam. Son humeur changea.

— Quoi de neuf, Sam ?

— Tu penses aller au consulat ?

César ne comprit pas tout de suite. Sam insista :

— Ils ne t'ont pas envoyé d'invitation ?

— Ça y est, je vois. Je crois bien que oui... Je viens de trouver une lettre... Je ne l'ai pas encore ouverte. Ça a l'air de venir du consulat.

— Le nouveau consul veut nous rencontrer.

— Le nouveau consul ? Toi aussi ?

— Bon, moi je suis Portugais, mais j'ai connu son père, il y a des années.

De là où il se tenait, comme la porte de la chambre était ouverte, César put apercevoir une boîte de sardine qui était allé se perdre sous un coin du divan qui lui servait de lit. Le problème « déjeuner » se trouvait résolu.

Sam relançait la conversation sans arrêt : vieux souvenirs, celluloid momifié. César commença à avoir mal à la tête. Anémie, manque de vitamines, pas de doute.

— Nous passerons te prendre à sept heures.

Il eut le tournis. La tension... Mais trop haute ou trop basse ? Il allait devoir attendre que le chèque arrive pour le savoir. À condition d'être encore vivant ce jour-là. La plupart des gens qu'il connaissait étaient justement morts en novembre. Ainsi, l'ancien consul avait été muté au Liberia ? Tant mieux. Il était extrêmement antipathique et avait une tête de patron de cirque.

Son remplaçant habitait dans une villa de la rue Ali Bey. Formidable ! César adorait ce quartier un peu passé de mode et ses maisons tapies au fond de leurs jardins. Par contre, cette histoire de « tenue de soirée de rigueur » lui plaisait moins. Son *smoking* traînait depuis des années au fond d'une malle avec quelques boules de naphthaline qui avaient à moitié évaporé. À quoi ressemblerait-il, une fois dedans ?

Entre une chose et l'autre, les heures passèrent à toute vitesse. Avec des moments de véritable tension nerveuse, mais qui finirent par se transformer en satisfaction ; comme, par exemple, lorsqu'il vit qu'il lui restait un doigt d'eau de toilette – *son* eau de toilette, mélange de rhum et de plantes

aromatiques – dans le fond du flacon. Ou lorsqu’il essaya le *smoking* et qu’il eut la bonne surprise de constater que non, il ne flottait pas dedans de façon ridicule ; sans doute parce qu’on le lui avait coupé si ajusté qu’il rentrait tout juste dedans à l’époque...

Sam et sa cousine devaient passer à sept heures. Il se regarda dans la glace... Comme il avait changé ! Il conservait toutefois un peu de son ancienne allure. Content, il se mit à siffloter *Stormy Weather*. Il regarda sa montre : moins le quart. À moins cinq, il quitta sa chambre de malheur pour attendre ses amis sur le perron. Il ne faisait pas froid. L’après-midi avait été magnifique, sans un seul nuage dans le ciel, avec la ronde des marchands de lis et de mimosas, charriant, par pleins paniers, leur marchandise parfumée.

En montant dans la Buick, il ressentit une vague impression de bien-être, effet peut-être de l’odeur de parfum qui enveloppait les deux femmes. Il s’assit à l’arrière, à côté de son ami.

Le voyant si impeccablement boutonné dans son pardessus couleur de tabac blond, Clara, avec un clin d’œil ironique – mais sans malice –, ne put s’empêcher de lancer à son amie Anne Gabrielle :

— Ça, ce sont des hommes. Pas ceux d’aujourd’hui...

Celle-ci eut un sourire. César, avec à son tour un clin d’œil burlesque en direction de Sam, répliqua :

— Ça, ce sont des femmes. Pas celles d’autrefois...

La voiture démarra, pleine des échos de la rumeur du soir.

Clara portait une étole en vison ; Anne Gabrielle était drapée dans un très beau châle des Indes. Elles étaient en grande beauté. Catholique, Anne était issue d'une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de la ville.

— Comment va ta mère, Anne ? demanda César.

— Très bien. Elle est à Estorill...

Ils étaient arrivés. Une bâtisse imposante, au milieu d'un jardin.

Le consul était jeune. Ce n'était pas trop tôt ! Sa femme était américaine. Ça se voyait tout de suite. Des domestiques, vêtues de caftans aux couleurs trop vives, passaient des plateaux chargés de boissons et de friandises. Le salon était agréablement spacieux. César entendit Clara glisser à Anne Gabrielle :

— Qu'est-ce que tu en penses ? Ce n'était pas une bonne idée de venir avec eux ?

— Les pauvres... Sincèrement, je trouve qu'ils ont l'air très chic, tous les deux !

Ils s'étaient installés à côté des sœurs de Sam, qui étaient arrivées plus tôt. Maintenant que les présentations avaient été faites, les invités se ruaient sur les rafraîchissements et autres canapés. Anne Gabrielle, un daiquiri à la main, s'amusait, de l'autre, avec un bout de son châle. De sa place, César apercevait, dans la pièce du fond, une femme en robe de dentelle abricot. Elle se retourna. Il put constater qu'elle avait piqué une rose rouge dans son décolleté et qu'elle ressemblait étonnamment à Bette Davis. Une Bette Davis vieillie qui, de l'autre extrémité du salon, l'observait avec curiosité, sans un mot et sans cesser de prêter une attention polie à ce que lui disait une femme drapée dans un sari, — l'épouse d'un commerçant hindou.

César eut un soupir. Abîmé dans sa contemplation, il ne remarqua pas la présence du consul.

— Savez-vous que ma mère a une envie folle de faire votre connaissance ?

César sourit bêtement sans savoir quoi dire. Il retrouvait involontairement une lointaine époque de timidité, au seuil de cette adolescence qui lui avait filé entre les doigts. Clara le tira d’embarras :

— Enrique, nous ne voudrions pas rater le spectacle qu’offre le jardin à cette heure de la soirée, avança-t-elle en désignant du geste le vaste jardin en terrasses, au-delà des verrières immenses.

On y voyait un étang où les nénuphars commençaient à se refermer, un magnolia gigantesque, un magnifique ara, au plumage multicolore, qui dodelinait, posé sur une branche de sycomore. Anne Gabrielle fit plaisamment remarquer :

— Il ne manque plus que des paons...

— Nous en avons. En plus ils sont blancs... Ils ont dû se mettre à couvert quelque part.

La femme qui ressemblait à Bette Davis apparut soudain parmi eux.

— Maman ! s’exclama le jeune consul.

Il prit César par le bras.

— Tu voulais le rencontrer, n’est-ce pas ? Le voici : Luis César Grimaldi.

La femme fixa sur le visage de l’homme le regard bleu acier de ses yeux immenses.

— César !

L’homme garda le silence. Il sentait qu’on le regardait.

— Tu ne te souviens pas de moi ?

Non. Il ne se souvenait pas d'elle.

— Si, je crois, hésita-t-il en lui baisant la main. Une main incroyablement petite.

— Mais non, trancha-t-elle. Pourquoi mens-tu ?

César rougit comme un gamin pris en faute. La femme se tourna, prenant l'assistance à témoin.

— Vous voyez ?

Elle donna le bras à César.

— Viens... ajoutant, avec un geste en direction des autres : venez !

Elle les entraîna vers un petit escalier, au coin d'une aile du bâtiment, et le leur fit monter. Ils entrèrent dans une sorte d'atelier.

Elle désigna un portrait accroché à l'un des murs.

— Regarde.

Il représentait une femme, en robe rouge, tenant une pomme à la main.

— Beatriz !

— César... Toi aussi tu as beaucoup changé, tu sais ? Mais je t'ai reconnu tout de suite. Pour certaines choses, les femmes ont davantage de mémoire...

Cette rencontre, cette situation... Tout cela créait une atmosphère de tristesse désolante. Une tristesse que les autres s'efforçaient de camoufler sous un vernis de phrases creuses.

Ils retournèrent au salon. Beatriz dénicha un coin tranquille, dans la l'embrasure d'une fenêtre, et invita César à s'asseoir près d'elle.

— Tu es heureuse, demanda-t-il ?

— Oui, déclara-t-elle.

— Ton mari ?

— Il est mort tu sais.

— Et maintenant ?

— Mes enfants.

— Tu en as beaucoup ?

— Deux. Lui, Enrique, et Javier, l'autre.

— Il est aussi dans la carrière ?

— Non, il est prêtre, dans un village de la province de Santa Barbara. Il voulait devenir pilote et a failli y arriver, sauf qu'au dernier moment on s'est rendu compte qu'il avait une malformation qui affectait sa vue : il a été refusé.

— Écoute, puisqu'il rêvait de monter au ciel, c'est déjà ça...

Beatriz sourit.

— Et toi ?

César ne voulut pas répondre.

— Ça fait longtemps que tu ne l'as pas vu ? demanda-t-il avec l'intention d'amener la conversation sur d'autres chemins.

— Depuis Noël dernier... D'ailleurs, pendant la messe de l'Épiphanie, il a dit quelque chose de très beau... Quelque chose... Bon, c'est peut-être idiot, mais ça m'a fait penser à du Claudel. Il parle simplement, à des gens simples.

— Mais c'est tout le contraire de Claudel ! Non ?

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, c'est vrai, mais... Écoute, il a dit que, de la même façon que les bergers et les Rois Mages ont suivi l'étoile pour parvenir à Dieu, nous devons nous laisser guider par la lumière de notre foi...

— Ce ne sont que des mots, Beatriz. Moi, je vis dans un tunnel.

— Mais tous les tunnels ont une sortie, César.

— Pas le mien.

— Pourquoi pas ? Il est peut-être long, mais au bout...

— Tu crois ?

— J'en suis même sûre.

— Tu veux dire... Dieu ?

— De quoi as-tu peur ?

— J'ai peur d'être absolument seul quand j'aurai trouvé la sortie.

À cet instant, il devint évident qu'il s'était passé quelque chose. Quelque chose d'inattendu. Les invités s'étaient réunis en petits groupes. Ils ne parlaient qu'à voix basse. La femme du jeune consul avait précipitamment quitté le salon. Enrique était extrêmement pâle. Certains invités renfilaient déjà leurs manteaux et, du jardin, montait de temps en temps le bruit d'une voiture qui démarrait.

Anne Gabrielle, très agitée, s'approcha d'eux :

— Ça fait une heure que je vous cherche !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— John Kennedy a été assassiné !

— Comment ? ! fit Beatriz, sous le coup de la surprise.

Tu en es sûre, Anne ? *Mais... Mais c'est affreux !*

Enrique s'approcha.

— Maman... Ça y est, tu es au courant ?

— César, on s'en va. Enrique... comment va Ethel ?

— Elle est dans sa chambre.

Sam, le visage grave, attendait dans le vestibule.

— Ne te dérange pas, Enrique, dit-il pour l'arrêter.

Ils avancèrent ensemble jusqu'au sentier goudronné. Clara, au volant de la Buick, vint se ranger en bas du perron.

— On y va ?

Enrique cria quelque chose à Anne Gabrielle. Dans le genre :

— Donne moi un coup de fil demain, tu veux bien ?

— César !

L'homme se retourna. C'était Beatriz.

— J'allais oublier de te dire...

Lorsqu'elle fut près de lui, elle lui confia :

— Je voulais te dire... qu'au bout du tunnel... de ce tunnel dont on parlait... je serai là.

César baisa sa main minuscule puis se dirigea vers la voiture. La voix de Beatriz, encore une fois :

— César...

Enrique s'impatientait.

— *Maman, je vous en prie.*

— *Et bien, mon enfant ?*

— Qu'y a-t-il Beatriz ?

— Viens déjeuner demain, d'accord ?